

Bas les masques

Trop (peu) d'amour de Jacques Doillon

Philippe Gajan

Numéro 95, hiver 1998–1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1998). Compte rendu de [Bas les masques / *Trop (peu) d'amour* de Jacques Doillon]. *24 images*, (95), 54–54.

Trop (peu) d'amour de Jacques Doillon



Margot (Élise Perrier), Emma (Alexia Strési), Paul, le cinéaste alter ego de Doillon (Lambert Wilson), et Camille (Lou Doillon).

BAS LES MASQUES

PAR PHILIPPE GAJAN

Deux grands courants traversent toute l'œuvre de Doillon: l'enfance (*Ponette*, *Le jeune Wertber*, *Le petit criminel*) et la violence des passions amoureuses (*La pirate*, *La tentation d'Isabelle*, *Comédie*). Mais tous deux se rejoignent autour du thème de la communication: l'enfant avec l'adulte, l'enfant avec le monde des adultes mais aussi et surtout la communication au sein du couple. C'est pourquoi, alors que la mise en scène s'est faite plus dépouillée que jamais, le huis clos plus étouffant, le jeu des acteurs plus paroxystique, *Trop (peu) d'amour* ne ressemble pas à une pièce de théâtre. Non pas que le théâtre ne traite pas de communication, mais parce que le cinéaste se focalise sur les relations plutôt que sur les personnages. En d'autres mots, ceux-ci n'existent qu'à travers les liens qu'ils tissent avec autrui.

Trop (peu) d'amour se décrit comme l'établissement d'un triangle, très vite amoureux, auquel vient se superposer la relation extrêmement privilégiée entre une fille et son père; un lieu, une superbe bâtisse, qui surplombe une vallée; un temps ramassé; et bien sûr une mise en scène au cordeau qui ne s'embarrasse plus de moments creux.

D'ailleurs, rares sont les moments où les protagonistes sont seuls puisque le moteur, le ressort dramatique, vient de l'affrontement: un contre un, un contre deux, une suite de variantes qui semble se déployer à l'infini. Les rares moments d'accalmie mettent les quatre personnages en présence comme si dans ces instants-là les forces s'annulaient. En fait, si le film revêt au départ les apparences du marivaudage, on comprend très vite que le cinéaste se propose d'accomplir l'exploration jusqu'à l'épuisement d'une situation somme toute classique.

Doillon est un cinéaste scientifique, organique peut-être. *Trop (peu) d'amour* pourrait être décrit comme l'arrivée d'une perturbation, un corps étranger, dans un milieu initialement en équilibre. Le corps étranger, c'est Emma, une jeune fille de 17 ans, pas forcément très bien dans sa peau. Le milieu initial est constitué d'un cinéaste (Lambert Wilson très convaincant dans le rôle de l'alter ego de Doillon), de sa jeune femme Margot et de sa fille à lui, Camille, tendance libérée toutes les deux. L'arrivée d'Emma va servir de révélateur, provisoirement, va ôter les crans de sécurité. Et ce, de façon active. Emma perd rapidement pied,

d'autant plus rapidement qu'elle est entraînée, par sa nature inquiète et son immaturité, à brusquer les choses. Tantôt ange tantôt démon, elle se précipite sur les uns et les autres, établissant des rapports d'amour/haine aussi violents qu'inattendus, allant du simple mimétisme (je voudrais être toi) à l'acte physique le plus extrême (je vais te tuer). Dès lors, le film décrit une spirale concentrique dont l'issue ne peut être que l'éjection du corps étranger, car le révélateur Emma se double d'une tentatrice d'autant plus redoutable qu'elle est bien incapable d'une action préméditée. Mais contrairement à nombre de ces situations, nul ne peut être certain du rétablissement de l'équilibre de départ, comme si l'introduction d'Emma dans ce paisible microcosme servait aussi à provoquer des lésions irrémédiables. Margot quitte Paul, Paul rejoint Margot, et ceci à l'infini. La structure de leur couple est mise à nu, les non-dits crèvent comme des bulles à la surface de l'eau...

Jamais peut-être Doillon n'aura traité aussi directement de la pratique cinématographique. Le film peut se lire d'un bout à l'autre comme la métaphore de l'acte de création. Et en ce sens, *Trop (peu) d'amour* est quasiment un film sado-masochiste, une épreuve où la jouissance du créateur, entendez la maturation de l'œuvre, ne se résout que dans la souffrance de l'autre, en l'occurrence celle d'Emma mais aussi de Margot et de Camille, comme dans la sienne. L'apaisement est à ce prix. Il serait dès lors bien inutile de taxer le cinéaste de misogynie, car après tout, le film est à la fois son divan et son analyste. Et s'il semble tirer les ficelles — son attitude équivoque est là pour en témoigner — c'est pour mieux se découvrir dans toute son humanité. ■

TROP (PEU) D'AMOUR

France 1998. Ré.: Jacques Doillon. Scé.: Doillon et Bruno Compagnon. Ph.: Christophe Pollock. Mont.: Catherine Quesemond. Int.: Lambert Wilson, Élise Perrier, Alexia Strési, Lou Doillon. 115 minutes. Couleur.